

# Nécrologie

Autor(en): **P. B.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **42 (1909)**

Heft 3

PDF erstellt am: **16.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## NÉCROLOGIE

---

**Edmond Stapfer**, qui est mort à Paris le 13 décembre 1908, était né dans la même ville en 1844; petit-fils du célèbre Philippe-Albert Stapfer, il descendait par sa mère du pasteur Jean Monod. A ses études de théologie faites à Montauban, il ajouta un séjour en Allemagne, pendant lequel il entendit notamment Beck et Tholuck. Rentré en France en 1870, il fut d'abord pasteur à Tours, puis, dès 1876, second pasteur de l'Etoile (Paris) aux côtés d'Eugène Bersier; depuis une dizaine d'années enfin, il était pasteur de la paroisse de Passy (Paris). Sa prédication, fort appréciée, se caractérisait par une élégante limpidité de forme, et par la pénétrante sincérité avec laquelle il savait exprimer son expérience chrétienne; on peut s'en faire quelque idée par les deux volumes de *Sermons* qu'il a publiés (1904 et 1909).

Parallèlement à ce ministère, et grâce à ce qu'il fut toujours un travailleur acharné, en même temps qu'un homme dont l'exactitude consciencieuse utilisait toutes les minutes, Edmond Stapfer a trouvé le moyen de fournir une féconde carrière théologique. Attaché dès 1877 à la Faculté de Paris, comme maître de conférences, il en devint bientôt professeur en titre (pour le Nouveau Testament) et en fut le doyen dès 1902. Sans compter ses thèses distinguées<sup>1</sup>, ainsi que de nombreux articles semés dans l'*Encyclopédie* Lichtenberger, la *Revue de Montauban*, et surtout la *Revue chrétienne*, il a laissé: une traduction du N.-T.<sup>2</sup> (1889, in-8 et 1894 in-24) qui, minutieusement critiquée par Aug. Sabatier lors de son apparition (dans les *Annales de bibliogr. théol.*; voir la réponse de Stapfer, en une brochure, Paris 1889), n'en a pas moins fait son chemin, grâce à sa langue précise et franchement moderne; — un riche répertoire de renseignements groupés sous ce titre: *La Palestine au temps de Jésus-Christ*<sup>3</sup>, paru en 1884 et qui a atteint une dizaine d'éditions; — enfin trois

<sup>1</sup> Celle sur *Les idées religieuses en Palestine à l'époque de J.-C.* (1877, 2<sup>e</sup> éd. 78) a été analysée, ici-même, par M. H. Soulier (1877, p. 321-356).

<sup>2</sup> *Le N.-T. traduit sur le texte comparé des meilleures éditions critiques.*

<sup>3</sup> Voir la *Revue de théol. et phil.*, 1884, p. 598.

volumes sur *Jésus-Christ avant et pendant son ministère*, et *La mort et la résurrection de Jésus-Christ*<sup>1</sup>. Fruit d'un effort scientifique scrupuleux pour dégager les faits strictement certains, ce livre a pu décevoir ceux qui attendaient une « Vie de Jésus » synthétique, un portrait-caractère ; il a pu paraître froid ; plus d'un passage cependant révèle au lecteur attentif la veine de mysticisme qui n'a jamais fait défaut à l'auteur, persuadé que l'essentiel dans la foi c'est le contact de l'âme avec « la personne » de Jésus. L'abord extérieur de Stapfer pouvait prêter à un malentendu du même genre ; ceux qui ont eu l'avantage de le bien connaître n'ignoraient point sa délicate bonté et ils approuveront l'application que lui fait son collègue M. Viénot, de ce que Vinet disait jadis du grand-père, Ph.-Alb. Stapfer : « Il reversait sur les autres hommes la paix qu'il trouvait dans son cœur. »

En se joignant au deuil général causé par la mort du doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, la rédaction de cette *Revue* n'oublie pas qu'elle avait le privilège de compter Stapfer parmi les membres de son Comité directeur, et qu'il a publié ici quelques études : *Une nouvelle explication de l'Apocalypse* (1880, p. 297 et suiv., — voir la réponse de M. Bruston, p. 589), un fragment de son ouvrage sur la Palestine, intitulé *Le Sanhédrin de Jérusalem au premier siècle* (1884, p. 105 et suiv.), et un article sur *Les origines de l'essénisme* (1902, p. 385 et suiv.).

\* \* \*

Au troisième Congrès de philosophie réuni à Genève en 1904, deux hommes entre autres attiraient fort justement la respectueuse attention de l'assistance, l'un, au chef vénérable où les années avaient marqué leurs rides, sans éteindre le regard extraordinairement pénétrant, ni compromettre la netteté de la parole, l'autre en pleine force encore, dont le noble visage, orné d'une barbe superbe, rayonnait d'intelligence et de bonté. Ils viennent de mourir peu de jours l'un après l'autre et, en eux, ce n'est pas seulement la Suisse romande qui perd deux de ses meilleures forces intellectuelles, mais la philosophie française qui reçoit un coup douloureux.

Il y a peu de semaines, le 22 mai, les collègues, amis et anciens

<sup>1</sup> Ce dernier volume a été étudié ici-même (1898, p. 472 et suiv.) par M. H. Trabaud.

élèves de **Jean-Jacques Gourd** célébraient le trentième anniversaire de son entrée dans l'enseignement universitaire. Aux témoignages de sympathie et d'admiration qui lui étaient adressés de toute part, il répondait en termes que n'oublieront pas ses auditeurs, disant avec autant de modestie personnelle que d'élévation de pensée ce que doit être la carrière du professeur de philosophie. Trois jours plus tard, le 25 mai, il était emporté par une attaque d'apoplexie. Né au Fleix (Dordogne) en 1850, Gourd avait pris ses grades de théologie à Genève en y soutenant sur *l'Idéalisme contemporain et la morale* (1873), puis sur *La foi en Dieu, sa genèse dans l'âme humaine*<sup>1</sup> (1877), des thèses qui manifestaient déjà ses aptitudes spéculatives. Chapelain des écoles de 1876-81 et collaborateur de *l'Alliance libérale*, qu'il dirigea pendant un an, il suppléa dès 1878, puis remplaça dès 1881 Amiel comme professeur de philosophie.

En 1887 il donna *Le phénomène, esquisse de philosophie générale*, livre qui témoigne d'une puissante faculté d'abstraction et où, au milieu de certaines obscurités inhérentes à une pensée très personnelle qui ne s'est pas encore entièrement satisfaite elle-même, apparaît plus d'une vue nouvelle et profonde. Une bienveillante analyse critique qu'en avait faite M. Lionel Dauriac, dans la *Revue philosophique*, donna à Gourd l'occasion de répondre brièvement (1889, I. 393-404, et 528) et depuis lors il envoya quelques articles au même recueil. On remarqua aussi ses communications au premier Congrès de philosophie à Paris, 1900 (où il cherchait à montrer les résultats positifs qui se dégagent du mouvement philosophique à travers les siècles), au Congrès de philosophie de Genève, dont il fut le président, au troisième Congrès du christianisme libéral (Genève, 1905), à la première réunion annuelle des philosophes de la Suisse romande (Rolle 1906), institution qui lui doit sa naissance. Cette dernière étude, consacrée à la philosophie de la religion, devait paraître ici-même; nous déplorons que l'auteur, voulant remanier son travail, ait été empêché par la maladie de tenir la promesse qu'il avait bien voulu nous faire.

Dans trois articles que publia la *Revue de métaphysique et de morale* en 1897, et qui formèrent aussitôt un volume, Gourd avait fait un exposé général de ses vues, sous ce titre: *Les trois dialect-*

<sup>1</sup> Gourd a répondu ici-même (1880, p. 169) à une critique que César Malan avait faite de cet ouvrage dans un article de cette *Revue*.

*tiques*<sup>1</sup>. Pour en donner une idée nous ne pouvons mieux faire que transcrire (en les abrégeant un peu) quelques lignes empruntées à la plume de l'un des élèves les plus distingués de Gourd, son suppléant pour le cours d'histoire de la philosophie, M. Ch. Werner (*Journal de Genève*, 30 mai). « Gourd définissait la science et la morale comme des artifices destinés à accroître notre puissance de connaître et de vouloir;... la science n'est qu'une coordination de perceptions,... la morale une coordination de volitions. Mais ces coordinations sont un appauvrissement, en même temps qu'un enrichissement. Ne considérant dans les choses que l'élément de ressemblance, — par lequel les choses sont mises en relations les unes avec les autres, — et négligeant l'élément de la différence, — science et morale s'éloignent de la plénitude concrète qui est le point de départ. Il faut donc une autre discipline qui recueille l'élément laissé de côté, l'incoordonable, l'absolu: et c'est là le rôle de la religion (troisième dialectique). » — Dans quelques pages, qui sont ce que Gourd a donné de plus beau peut-être, il a fourni un exemple de dialectique religieuse, au point de vue pratique, en montrant comment le *Sacrifice* (*Revue de métaphysique*, mars, 1902, p. 131-163) vient dépasser les limitations de la morale systématisée. Tout cela se retrouvera, sans doute, développé et complété dans la *Philosophie de la religion*, à laquelle il travaillait ces derniers temps et qui sera prochainement publiée. M. le professeur Pierre Bovet a bien voulu nous promettre d'en parler dans cette *Revue* et de nous donner à ce propos une étude d'ensemble sur la philosophie du maître auquel il a voué un si légitime attachement.

\* \* \*

Il faudrait bien autre chose que les quelques lignes dont nous disposons, pour résumer convenablement une vie prolongée et féconde comme l'a été celle d'**Ernest Naville**; nous ne pouvons en rappeler ici que les traits les plus généraux. Né à Chancy (Genève) en 1816, il eut pour père le pasteur Fr.-M.-Louis Naville, auteur de plusieurs ouvrages estimés, pédagogue éminent, qui fit beaucoup pour propager les principes du P. Girard et les appliqua dans la maison d'éducation qu'il avait fondée à Vernier. Ernest Naville fit des études de théologie, mais ne se chargea que mo-

<sup>1</sup> Voir un compte rendu de cet ouvrage ici-même (1897, p. 477 et suiv.) par M. Adrien Naville.

mentanément de fonctions pastorales, auxquelles il renonça pour se vouer surtout à l'organisation et à la direction d'une école primaire. En 1844 il fut nommé professeur d'histoire de la philosophie à l'Académie de Genève, situation dont la révolution ne tarda pas à le dépouiller. Pour réaliser le désir de son père, mort peu de mois plus tôt, il entreprit alors de publier les manuscrits de Maine de Biran, — travail d'une haute valeur, qui l'occupa pendant une douzaine d'années, sans l'empêcher de contribuer, dans le même temps, d'une manière active, à la fondation et à l'enseignement d'un Gymnase libre, puis à la création d'un Collège libre (l'Institution Lecoultré).

Les mêmes convictions puissantes qui lui avaient fait dépenser tant d'efforts dans l'intérêt de la pédagogie chrétienne, le poussèrent à lutter par la parole publique contre les tendances anti-chrétiennes qu'il voyait s'affirmer un peu partout. De là un riche ensemble de conférences apologétiques, réparties en quatre séries, dont les trois premières (*La vie éternelle*, *Le Père céleste*, *Le problème du mal*) s'échelonnèrent entre 1859 et 1867, et dont la quatrième (*Le Christ*) vint dix ans plus tard. A Genève, puis à Lausanne et à Neuchâtel où elles furent répétées, au moins en partie, devant d'immenses auditoires, ces discours eurent un succès inouï, qui s'étendit encore par leur publication en neuf langues diverses. A la fin de 1860, Naville devint professeur d'apologétique à la Faculté de théologie, mais, par suite d'un désaccord avec le Conseil d'Etat de Genève, n'exerça cette fonction qu'une année.

Frappé de ce qu'il y a d'inique dans la manière dont fonctionne en général le suffrage universel, Naville se donna une peine infinie pour propager par la plume et par la parole le système de la représentation proportionnelle des divers groupes d'électeurs.

D'autres causes encore le réclamèrent, auxquelles il consacra beaucoup d'ardeur et beaucoup de temps. Mais, au milieu de ces travaux multiples, la philosophie ne cessait d'être l'objet de ses persévérantes méditations; le recueil des travaux de l'Académie française des sciences morales et politiques, dont il fut membre correspondant dès 1871, la *Revue philosophique* et beaucoup d'autres recueils, notamment la *Bibliothèque universelle*, ont publié de très nombreux articles dus à sa plume et relatifs aux diverses disciplines philosophiques. Il est impossible de donner ici un aperçu même abrégé de cette énorme activité littéraire; on

trouvera dans le volume du *Jubilé de M. E. Naville* une liste de ses écrits qui, arrêtée à la date de 1890, ne compte pas moins de 135 numéros. Bornons-nous à relever quelques-unes des idées directrices du grand penseur que nous venons de perdre.

Dans *La définition de la philosophie* (1894), il établit qu'elle est l'étude du « problème universel ; » s'appuyant sur les résultats généraux de toutes les sciences, sur l'ensemble des faits constatés, elle cherche quel principe pourrait les expliquer tous ensemble, puis, lorsqu'elle croit avoir discerné ce principe, il lui reste à le vérifier en examinant si les conséquences en sont bien d'accord avec les données de l'observation. Pour contester le droit à l'existence de cette « reine des sciences, » pour ne pas voir qu'elle ne fait qu'achever celles-ci et en couronner le travail, il faut s'être fait de la méthode que ces dernières emploient des idées étroites et fausses. Ici Naville relève, avec insistance, — outre la recherche rationnelle de l'unité, qui est le mobile de toute science, si particulière soit-elle, — deux facteurs dont on oublie trop souvent le rôle indispensable : c'est d'abord la valeur du témoignage, élément à l'étude duquel Naville a consacré plus d'un mémoire et auquel il a accordé une très grande importance en religion comme en science (voir son volume *Le témoignage du Christ et l'unité du monde chrétien*, 1893) ; c'est ensuite l'hypothèse, sur le caractère et l'usage de laquelle il a écrit un livre capital (*La logique de l'hypothèse*, 1880). — Mais, n'est-il pas d'illustres penseurs qui ont considéré comme chimérique l'espoir de bâtir un « système » aboutissant à une explication moniste de l'univers : sceptiques, positivistes, éclectiques, criticistes, etc ? Naville, dans l'ouvrage où il les a étudiées, appelle ces doctrines-là les *Philosophies négatives* (1900), ce qui ne l'empêche point, du reste, de constater ce que chacune d'elles peut exprimer de vérités et offrir de matériaux utilisables. Hier enfin, le vaillant patriarche, nous livrant le fruit mûr de toute sa vie de labeur intellectuel, exposait les *Philosophies affirmatives* (1909) et montrait que nous n'avons le choix qu'entre trois voies : chercher l'explication systématique de l'univers dans la matière, dans un principe simplement vital, ou dans un véritable « esprit ». Les deux premières solutions, celles du matérialisme et de l'idéalisme, n'aboutissent pas ; le seul monisme capable de résoudre vraiment le problème, c'est le « spiritualisme, » qui place à l'origine de toutes choses l'acte libre et créateur d'une volonté consciente. Seul, en

particulier, ce système peut faire une place au libre arbitre humain, à l'existence duquel Naville consacra jadis un ouvrage spécial (*Le libre arbitre*, 1890), où il a rassemblé tous les arguments qu'on peut avancer en faveur de cette thèse, et les a développés avec sa merveilleuse clarté.

Ph. B.

---

## REVUES

---

### DEUTSCH-EVANGELISCHE BLÄTTER.

Principaux articles de 1908. — Les chiffres romains désignent les livraisons mensuelles. — Chaque livraison se termine par une « Chronique ecclésiastique » du rédacteur en chef, le professeur *Erich Haupt*, à Halle.

ETUDES BIBLIQUES. — *W. Meyer* : Riches et pauvres selon Prov. 22 : 2. VI. — *E. Haupt* : Questions et observations relatives aux données bibliques sur la glossolalie. II. — *Le même* : La nature morale du christianisme, selon Rom. 6 à 8. III. IV. V.

QUESTIONS RELIGIEUSES ET DOGMATIQUES. — *Hermes* : Evolution et christianisme. I. — *M. Schian* : L'histoire des religions et la foi chrétienne. I. — *J. Jüngst* : Culture de la personnalité et religion. XII. — *O. Siebert* : De la philosophie de la religion (à propos du livre de Hermann Siebeck) III. — *Exter* : Culture esthétique et vie religieuse. IX. — *Rendtorff* : La controverse au sujet de la « théologie moderne de la vieille foi » dans le Schleswig-Holstein. VIII.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIE. — *H. Jacoby* : Prédication et poésie religieuse allemandes au temps de leur floraison médiévale. XI. — *Gust. Haennicke* : Mélanchthon à la diète d'Augsbourg 1530. XI. — *W. Haupt* : Le « Fondaco dei Tedeschi » à Venise. IX. — *Nelle* : En souvenir de J. Hinrich Wichern. IV. — *F. Nippold* : En souvenir de Alb. Wilh. Heym (1808-1878), prédicateur de la cour à Postdam. XI. — *Le même* : A la mémoire du comte Wilko de Wintzingerode VII. — *Ed. Bossart* : La célèbre « promotion » de Blaubeuren (D.-F. Strauss et ses condisciples, tous nés en 1808). V.

ACTUALITÉS INTERCONFESSIONNELLES. — *G. Kawerau* : Modus vivendi (à propos des « Grundlinien » de F. Tschackert concernant la cohabitation des confessions rivales dans l'Empire allemand) I. — *M.* : Le mouvement de la population dans la Prusse orientale au point de vue confessionnel. IX. — *J. Jüngst* : Séminaire tridentin, faculté académique, pouvoir épiscopal. II. — *P. Kunze* : Catholicisme réformé et Réformation. VII. — *Siegmond-*